

*Sous la direction de
Tristan Martine*

LE MOYEN ÂGE EN BANDE DESSINÉE

KARTHALA



Collection Esprit BD

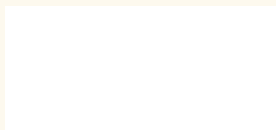
Le Moyen Âge en bande dessinée

L'Antiquité possède *Alix*, la période moderne a *L'Épervier* et les *Passagers du Vent*, la période contemporaine se retrouve dans *Maus* ou chez Tardi. Le Moyen Âge serait-il le parent pauvre de la bande dessinée ? Il existe bien quelques œuvres marquantes, de *Prince Vaillant* aux *Compagnons du Crépuscule*, en passant par *Vasco* et *Les Tours de Bois-Maury*, mais elles ont moins imprégné l'imaginaire collectif et nos images mentales du Moyen Âge sont d'abord tirées de films, comme *Le Nom de la rose* par exemple.

Écrit par un collectif d'historiens, cet ouvrage explique en quoi la période médiévale a pu inspirer les auteurs du monde entier. Si la *medieval fantasy* est le genre qui est le plus en vogue actuellement (*Thorgal*), la bande dessinée historique reste très présente. Il s'agit alors de recontextualiser cette production : comment la bande dessinée a-t-elle instrumentalisé le Moyen Âge pour faire passer des messages politiques, qu'ils soient chrétiens ou anticléricaux, fascistes, écologistes, féministes ou communistes ? Depuis les années 1980, le lectorat visé étant plus diversifié et moins politisé, c'est un tout autre Moyen Âge qui est représenté par des auteurs qui se documentent davantage pour recréer des décors, une langue et des situations qui paraissent crédibles. Mais la vision qui en est donnée est globalement très sombre : du beau Moyen Âge de preux chevaliers, on passe à un monde crépusculaire qui peut, en creux, faire réfléchir sur notre société contemporaine.

À côté d'articles de synthèse, cet ouvrage fait la part belle à l'analyse détaillée d'œuvres très diverses, du *Godefroid de Bouillon*, de Servais, au *Sourire des marionnettes*, de Jean Dytar, tout en donnant la parole aux auteurs de bande dessinée par le biais d'entretiens.

Tristan Martine est agrégé d'histoire. Actuellement chercheur en résidence à l'Institut Franco-Allemand de Sciences Historiques et Sociales (Francfort), il prépare une thèse en histoire médiévale (Université Paris Est Marne-la-Vallée / Université de Lorraine). Il a fondé et dirige le Laboratoire Junior Sciences Dessinées de l'École Normale Supérieure de Lyon, consacré à l'étude des rapports entre sciences et bande dessinée.



KARTHALA sur Internet :
<http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Collection Esprit BD

Dirigée par Philippe Delisle

La bande dessinée est devenue un média incontournable, qualifié aujourd'hui de 9^e art. Derrière ce terme générique, se cache une production multiforme. La BD se décline en variantes nationales (école franco-belge, *comics* américains, mangas japonais), en types artistiques et graphiques (couleurs ou noir et blanc, planches classiques ou éclatées...) et en divers formats, qui sont autant de reflets des sociétés dans lesquelles elle est produite. Elle est en effet aussi bien le miroir des imaginaires ambiants qu'un instrument de communication.

La collection « Esprit BD » entend se pencher sur la littérature en images, avec un regard historique et sociologique, afin de faire ressortir les représentations construites par ce média à travers le temps et des thématiques différentes. On s'interrogera par exemple sur l'image du chien dans la BD pour enfants et sur la construction d'une certaine vision de la conquête de l'Ouest. Certains thèmes qui entrent dans le « périmètre historique » de l'éditeur Karthala pourront être abordés à travers le prisme du 9^e art, comme l'histoire de la traite négrière, ou encore les religions extra-européennes.

Couverture : © Christophe Regnault, *Philippe le Bel*, Glénat
Conception graphique : Cyrille Fourmy

© Éditions Karthala, 2016
ISBN : 978-2-8111-1670-5

*Sous la direction de
Tristan Martine*

LE MOYEN ÂGE EN BANDE DESSINÉE

Éditions KARTHALA
22-24 boulevard Arago
75013 Paris

Cet ouvrage reproduit, entre autres, les actes d'une journée d'étude, organisée par le Laboratoire Junior Sciences Dessinées, qui s'est tenue à l'ENS de Lyon le 12 juin 2014.

Nous voulons ici remercier nos partenaires qui ont rendu possible l'organisation de cette journée, à savoir, bien sûr, l'ENS de Lyon, mais aussi les éditions Glénat, le Lyon BD Festival, la librairie Bédétik et le BDE de l'ENS de Lyon.

Cette publication a été soutenue financièrement par l'ENS de Lyon.



INTRO -DUC- TION

Introduction

Tristan Martine

La bande dessinée serait-elle d'origine médiévale ? À la suite notamment de l'ouvrage de Gérard Blanchard, *La bande dessinée. Histoire des histoires en images de la préhistoire à nos jours*¹, nombreux furent ceux qui virent dans la tapisserie de Bayeux l'acte de naissance du neuvième art, et le grand médiéviste Michel Parisse la compara ainsi à « une bande dessinée ininterrompue »². En réalité, la tapisserie de Bayeux n'en est pas une – il s'agit d'une broderie – et, désormais, les spécialistes ne font pas remonter la bande dessinée au Moyen Âge, pas plus qu'à l'art rupestre paléolithique ou aux hiéroglyphes égyptiens, mais bien plutôt à la fin du premier tiers du XIX^e siècle, quand Rodolphe Töpffer développa, et théorisa, une nouvelle manière d'articuler des séquences de textes et d'images³.

Si le Moyen Âge n'a pas inventé le neuvième art, l'action de bon nombre de bandes dessinées se déroule durant cette période. Pour les qualifier, on a longtemps parlé de bande dessinée « médiévalisante », mais cet adjectif⁴, tout comme celui de « moyenâgeuse », peut être connoté et renvoyer une image négative. Nous lui préférons ici le terme de « médiévaliste », qui présente l'avantage de ne pas nous être familier et, comme le note Vincent Ferré, « nous rappelle en cela la distance temporelle (la translation entre le Moyen Âge et les siècles ultérieurs), nous incitant à la prudence »⁵.

Si la période antique est souvent présentée aux collégiens via la figure d'*Alix*, de Jacques Martin, tandis que les plus grands lisent *Murena*, de Jean Dufaux et Philippe Delaby, si la période moderne connaît également, avec *Les Sept Vies de l'Épervier* de Patrick Cothias et André Juillard, *Les Passagers*

du Vent, de François Bourgeon, *Barbe-Rouge*, scénarisé par Jean-Michel Charlier, et *L'Épervier*, de Patrice Pellerin, des séries importantes, et si la perception de la Première Guerre mondiale auprès du grand public a pu être modifiée par les ouvrages de Jacques Tardi, tandis que celle de la Seconde Guerre mondiale l'a été par *Maus*, le best-seller international d'Art Spiegelman, en revanche il n'existe nulle série aussi marquante pour le Moyen Âge. Bien sûr, *Les Compagnons du crépuscule*, du même François Bourgeon, ont marqué les années 1980, bien sûr, des séries comme *Vasco*, de Gilles Chaillet, ou *Les tours de Bois-Maury*, d'Hermann, connurent une audience non négligeable, et, bien sûr, l'on compte de nombreuses bandes dessinées récentes⁶ de grande qualité, mais toutes ces œuvres n'ont pas (encore) laissé d'images fortes dans l'imaginaire collectif, alors que la silhouette d'un Alix, la balafre de l'Épervier, la gueule cassée d'un poilu de Tardi ou les souris de Spiegelman y sont indéniablement parvenues.

Cela s'explique en partie par la mauvaise image longtemps véhiculée par le Moyen Âge. L'expression même de « Moyen Âge » est, rappelons-le, connotée négativement, puisqu'elle fut inventée par des intellectuels de la Renaissance pour désigner une période allant de la fin du V^e siècle à la fin du XV^e siècle, au moment de la découverte des Amériques. Cette longue période de mille ans serait un âge intermédiaire entre deux périodes brillantes, l'Antiquité, donc, et la Renaissance, expression elle-même lourde de sens. Durant ces dix siècles, l'Europe aurait connu un âge obscur, violent, durant lequel les arts auraient régressé et la civilisation se serait endormie, attendant les lumières des humanistes pour, enfin, se réveiller. Cette conception, très schématique, se retrouve fréquemment et peut contribuer à comprendre le moindre attrait des auteurs de bande dessinée pour une période médiévale qui, pourtant, fut extrêmement complexe et variée, la « renaissance carolingienne », moment de renouveau culturel aux VIII^e et IX^e siècles, étant par exemple profondément différente du XIV^e siècle,

période qui a marqué les esprits en raison des violences de la Guerre de Cent Ans et des épidémies de peste.

Période sombre, de magie et de superstitions, ce Moyen Âge fantasmé a, par rapport à d'autres périodes, peu inspiré les auteurs de bande dessinée historique⁷. Dans le détail, on note⁸ une production plus importante dans les années 1960 et 1970, puis une diminution constante jusqu'aux années 2000, avant une nouvelle augmentation depuis une décennie. Comment expliquer cette diminution quantitative durant les deux dernières décennies du XX^e siècle? Cela peut se comprendre, selon Michel Pierre⁹, par la désaffection pour cette époque chrétienne au moment où la jeunesse française connaissait une libéralisation des mœurs. Il faut aussi noter la différence éditoriale entre les années 1950-1970, durant lesquelles les journaux publient simultanément un grand nombre d'histoires, et la période suivante durant laquelle est privilégiée la publication directement en album, ce qui diminue le nombre d'histoires courtes produites. En revanche, le médiéval a servi, à partir du milieu des années 1970, de terreau à l'imagination des auteurs d'*heroic fantasy* ou de médiéval-fantastique, compris comme l'ensemble «des mondes qui s'appuient sur une connaissance historique plus ou moins précise du Moyen Âge, ou sur ses clichés, et y insèrent des éléments fantastiques, à forte ou faible dose»¹⁰. Nous avons exclu de notre étude ce dernier genre, qui mériterait un travail à part entière, tant il est riche et complexe¹¹. Nous avons ici préféré nous intéresser à d'autres types de bande dessinée, sans écarter les deux catégories particulières que sont la bande dessinée à visée pédagogique et les albums destinés aux enfants, comme *Johan et Pirlouit*, et en incluant le maximum d'œuvres, puisque notre corpus s'étend sur plus d'un siècle, du début du XX^e siècle aux récits les plus contemporains, et ne se limite pas à la bande dessinée franco-belge. En effet, des mangas sur le Moyen Âge japonais¹² en passant par d'autres s'intéressant à l'Occident médiéval¹³, du *Prince Vaillant*, d'Harold Foster, publié à partir de 1937 et

qui fut l'un des premiers *comics* américains à se dérouler au Moyen Âge, aux *fumetti* italiens, la période médiévale a servi de toile de fond à bon nombre de récits dans tous les pays ayant développé une tradition de la bande dessinée, et cela dès les années 1900-1914 en France, avec différents récits publiés dans *Les Belles images* et dans *La Jeunesse illustrée*, édité par Fayard¹⁴.

Nous envisageons ainsi les trois types de la bande dessinée médiévaliste tels que définis par Bernard Ribémont, à savoir autant la BD «médio-dérisionnelle», c'est-à-dire une vision décalée et comique du Moyen Âge, que la BD «médio-fantasmatique», qui permet «la cristallisation des fantasmes modernes des scénaristes et des dessinateurs, ainsi que la mise en œuvre d'une esthétique et de thématiques contemporaines», dans laquelle on enregistre «un tramage complexe, parfois totalement confus, de détails historiques en général approximatifs, d'érotisme débridé pouvant aller jusqu'à la pornographie, de clichés gothiques où l'on retrouve des sorcières, des bûchers, des loups plus ou moins garous, etc.»¹⁵. Enfin, et surtout, nous accordons une place centrale à la bande dessinée historique, c'est-à-dire aux albums qui présentent des histoires de fiction s'inscrivant dans un contexte présenté comme «vrai», ou du moins vraisemblable.

Ces bandes dessinées dites historiques regroupent des albums extrêmement différents. Si certaines BD, par leur force narrative tout autant que par la solidité de leur documentation, permettent de mieux comprendre notre passé, pour d'autres, «il s'agit moins d'histoire que d'histoires-dans-le-passé, moins de méthode pour comprendre que de fascination pour le lointain ou le mythique»¹⁶. Comme le résume A. Corbellari, le Moyen Âge peut être «un simple prétexte, un décor ou l'objet d'une réflexion qui l'envisage en et pour lui-même»¹⁷. Alors qu'à la fin de ce volume, Christophe Regnault, dessinateur de *Philippe le Bel*, explique avoir modifié à plusieurs reprises

son dessin pour bien montrer que Notre-Dame et plusieurs bâtiments de l'Île de la Cité étaient en travaux sous le règne de Philippe le Bel, Vincent Brugeas, le scénariste de *Le Roy des ribauds*, justifie l'exact inverse :

« Parfois, pour des raisons graphiques ou scénaristiques, nous avons convenus [*sic*] de tordre quelque peu la réalité historique. Ainsi dans notre Paris de 1194, Notre-Dame est en avance sur son temps (de trente ans seulement!), mais une cathédrale sans façade nous semblait moins intéressante à offrir aux lecteurs »¹⁸.

Mais cette divergence s'explique par les objectifs différents de ces deux œuvres, la première ayant une visée didactique que ne possède pas la seconde, dont le scénariste a fait sienne la devise d'Alexandre Dumas : « Il est permis de violer l'Histoire, à condition de lui faire un bel enfant ». Ces deux approches se justifient tout autant et cet ouvrage n'a pas pour objectif de distribuer les bons points aux auteurs selon le degré de réalisme de leurs ouvrages. Notre but est de montrer comment le neuvième art représente et perçoit le Moyen Âge, et surtout comment cette perception n'a strictement rien d'immuable et comment elle diffère non seulement selon le genre de l'album (album pédagogique ou érotique, humoristique ou d'aventure), mais aussi, et surtout, selon le moment de sa rédaction.

Ainsi, pendant les années 1930, puis durant la Seconde Guerre mondiale, le Moyen Âge fut fréquemment instrumentalisé à des fins de politisation des jeunes lecteurs : en Italie, où sont « privilégiés les guerriers de la guerre de Cent Ans qui partent envahir l'Angleterre et les fiers et hardis *condottiere* de la Renaissance italienne auxquels Mussolini est comparé jusque dans les illustrés pour fillettes »¹⁹ ; aux États-Unis, avec la série *Prince Vaillant* qui montre le combat contre les Huns, surnom alors donné par les Américains aux Allemands depuis 1914 : et en France, où, durant l'Occupation nazie, *Le Téméraire*²⁰, un illustré pour les enfants, a mené une propagande ouvertement

pro-nazie, comme l'analyse D. Alexandre-Bidon :

« Ce journal exploite tous les sujets moyenâgeux susceptibles de se prêter à une exploitation anti-juive et pro-hitlérienne. Les chevaliers Teutoniques y sont comparés aux troupes hitlériennes d'élite. Le rédacteur en chef ose y préconiser la fondation en France d'«écoles de chevalerie Adolphe Hitler» pour les enfants»²¹. « Dans une autre numéro, l'histoire médiévale de « Barbe bleue » (Gilles de Rais) est l'occasion de remettre sur le tapis les vieux mythes des meurtres rituels d'enfants par les juifs... »²².

Après-guerre et jusqu'aux années 1960, bon nombre de bandes dessinées veulent non seulement instruire mais aussi éduquer. Les dates, les grands événements, les principales figures historiques sont convoquées à de nombreuses reprises. Sous ce couvert d'objectivité, le neuvième art européen, et en particulier français, s'inscrit en réalité dans un récit national et ce n'est pas un hasard si de nombreuses figures de rebelles-résistants se retrouvent alors dans les journaux de bande dessinée :

« Ainsi authentifiée, cette Histoire a pu faire illusion. En réalité, elle n'est pas plus objective qu'avant, ni à l'abri des clichés. L'après-guerre est l'occasion d'un défilé d'épisodes relevant d'une histoire de France riche en sentiments nationalistes et en souvenirs des guerres du XX^e siècle »²³.

Sous l'influence de la Nouvelle Histoire et de figures emblématiques comme celles de Georges Duby ou de Jacques Le Goff, l'image du Moyen Âge évolua à partir des années 1970, et cela se ressentit dans la bande dessinée médiévaliste qui cessa de ne s'intéresser qu'aux rois et aux croisés pour s'attacher progressivement à l'histoire du quotidien et mit en scène, très progressivement certes, quelques femmes et quelques groupes minoritaires, comme les cathares par exemple. De manière globale, succède à un Moyen Âge idéalisé, fait de princesses et de beaux chevaliers, de châteaux propres et de batailles non

sanguinolentes, un autre Moyen Âge, extrêmement glauque, violent, crépusculaire, tout aussi éloigné de la réalité que le Moyen Âge des contes de fées.

Surtout, à partir des années 1980, les auteurs commencent à fournir un très important effort de documentation, à juger nécessaire « l'effet de réel », ce qui est vrai également pour les autres médias, et à porter un regard moins politisé sur cette période, n'ayant désormais plus besoin de figures historiques pour faire passer des messages²⁴. Ils multiplient les emprunts à des catalogues d'exposition, à des enluminures ou à des photographies de monuments, faisant parfois coexister de très nombreux éléments qui, pris séparément, sont bien médiévaux, mais n'ont en réalité souvent jamais fonctionné simultanément²⁵. Cependant, le Moyen Âge continua par moments à être utilisé pour mieux parler de notre époque et de ses tensions, des récits marxistes ou anticléricaux se servant de cette période pour faire l'apologie du prolétariat ou pour critiquer radicalement les milieux ecclésiastiques, des revendications régionalistes pouvant apparaître de-ci de-là, comme en Bretagne par exemple²⁶, tandis que la fibre écologique s'empare des récits médiévalistes depuis deux décennies.

Cet exercice de recontextualisation paraît indispensable pour mieux comprendre les enjeux des albums étudiés. Afin de donner toute sa place à cette appréhension sur le temps long, nous n'avons pas voulu, dans ce volume, nous limiter à une collection de monographies traitant d'un exemple précis, et nous avons ainsi décidé de consacrer une large première partie à des articles traitant de manière synthétique des principaux thèmes de la bande dessinée médiévaliste. Ainsi, D. Alexandre-Bidon analyse la représentation des seigneurs et des paysans en recontextualisant de manière permanente, rappelant ainsi à quel point durant la Première ou la Seconde Guerre mondiale, le travail de la terre fut montré de manière positive dans les illustrés pour la jeunesse. Au début des Trente glorieuses, alors

que le Moyen Âge faisait figure de repoussoir, les paysans étaient représentés comme infiniment pauvres, accablés plus que de raison par des seigneurs d'une méchanceté sans limite, et, dans les journaux communistes des années 1950, comme dans ceux de la France post-soixante-huitarde, c'est la figure du paysan rebelle qui est mise en avant. Aujourd'hui, cette image politisée est abandonnée et l'on revient à la figuration dépressive de paysans sales, bêtes et parfois méchants.

De la même manière, la mise en contexte paraît indispensable pour saisir l'évolution de la représentation du sexe féminin, et l'on retrouve des femmes courageuses et capables de gérer des domaines dans les illustrés publiés durant la Seconde Guerre mondiale, la guerre ayant mis les femmes au travail, alors que dès l'après-guerre, elles sont de nouveau montrées comme frivoles et rentrent au même moment au foyer dans l'Occident des années 1950 et dans la BD médiévaliste de cette période. La princesse Cellulite, l'héroïne de Brétécher, est, à l'inverse, le reflet des préoccupations féministes des années 1970. Mais globalement, quand elle n'est pas utilisée pour réveiller les ardeurs patriotiques des jeunes filles, comme ce fut souvent le cas avec la figure de Jeanne d'Arc, ou qu'elle n'est pas l'actrice principale de récits érotiques, la femme est souvent réduite au statut de spectatrice des actions des héros masculins.

Quand elle n'est pas princesse ou paysanne, la femme peut aussi occuper la fonction de sorcière, et M. Perbellini analyse cette figure centrale de nombreuses bandes dessinées depuis les années 1960. Qu'elle soit extrêmement séduisante ou infiniment laide, parodiée ou persécutée, la sorcière est une figure totalement fantasmée, loin des réalités médiévales, amplifiant des stéréotypes construits à l'époque moderne et tout au long du XIX^e siècle. Ces stéréotypes sont alors réinvestis par le neuvième art dans deux buts opposés : faire peur et faire rire, cette figure caricaturale se prêtant à ces deux utilisations.

Le clergé est lui aussi utilisé alternativement dans ces deux objectifs. Du moine ventripotent au curé lubrique en passant par l'inquisiteur sadique, les hommes d'Église ont en effet été traités de manière très différente au fil du temps. Alors que la bande dessinée chrétienne a longtemps insisté sur des figures consensuelles, comme celles des saints qui doivent être des modèles pour la jeunesse, les illustrés pour la jeunesse se sont progressivement émancipés de cette tutelle religieuse en prenant davantage de liberté, pour faire d'abord rire des hommes d'Église, avec la figure du moine paillard, puis pour critiquer leur violence, à partir des années 1970, en dénonçant par exemple le rôle du clergé dans la répression contre les cathares. Aujourd'hui, le rapport à la religion paraît plus apaisé, et la bande dessinée n'hésite désormais plus à présenter comme personnages principaux des religieuses ou à dresser le portrait du quotidien de clercs en dehors de leur rapport aux seigneurs laïcs.

Un dernier élément revient quasi automatiquement dans la BD médiévaliste, c'est le château. D. Alexandre-Bidon montre à quel point le château du neuvième art est extrêmement stéréotypé, situé généralement dans un paysage désolé, immense, construit en pierre, avec de multiples tours, en hauteur quand son possesseur est un méchant, en plaine quand il s'agit d'un bon seigneur. Il est en réalité systématiquement construit à la mode architecturale du XIII^e et surtout du XIV^e siècle, avec donjon et pont-levis, et l'on ne trouve quasi aucune représentation des mottes castrales et des fortifications de terre et de bois des époques précédentes.

La seconde partie présente des articles plus précis, car c'est là la philosophie de la collection Esprit BD que de faire coexister des réflexions générales et des études plus approfondies, les deux étant complémentaires et permettant de ne pas s'adresser qu'à un public de spécialistes. Ainsi, A. Corbellari

revient sur une question essentielle dans la bande dessinée médiévaliste : comment faire parler les personnages, avec quel niveau de langue ? Il analyse les différentes options possibles, d'un usage intensif de l'archaïsme à la franche modernisation de la langue en passant par une solution intermédiaire consistant à intégrer quelques archaïsmes aisément compréhensibles dans une langue globalement moderne.

D. Alexandre-Bidon revient ensuite sur ce qui a longtemps fait figure d'acte de naissance de la bande dessinée : la tapisserie de Bayeux, qui est en réalité une broderie, nous l'avons dit. Avec Notre-Dame de Paris et le palais du Louvre, il s'agit en effet là, sans aucun doute, de l'œuvre médiévale la plus connue du grand public, et donc, logiquement, la plus convoquée en bande dessinée, car sa célébrité permet de l'utiliser et de la détourner aisément, notamment dans une visée politique ou satirique.

A. Landot montre pour finir comment la violence est omniprésente dans les bandes dessinées prenant pour cadre historique la guerre de Cent Ans. Cette présence prend cependant des formes très différentes, des bandes dessinées d'action aux ouvrages pédagogiques, dans lesquels la violence ne sert pas un intérêt narratif mais est plutôt censée représenter une réalité historique, souvent jugée à l'aune de nos catégories morales actuelles.

Après ces réflexions thématiques, la troisième partie est consacrée à une approche par figures. Ainsi, Magali Janet revient sur une bande dessinée très intéressante dans laquelle Servais ne se limite pas à présenter une nouvelle fois la figure de Godefroid de Bouillon en rappelant ses hauts faits. L'auteur va en effet beaucoup plus loin en interrogeant de manière très originale le mythe du croisé et la manière dont il a été transmis jusqu'à nous.

Si la figure de Godefroid, en raison de sa très forte politisation, a donné lieu à bon nombre de bandes dessinées, en revanche, le couple Tristan et Yseult a, lui, été bien moins traité par le neuvième art, notamment en raison de son aspect sulfureux, longtemps peu compatible avec les cadres de la presse enfantine, et quand on le retrouve, c'est en général intégré à la légende arthurienne, comme le montre F. Plet-Nicolas.

Autre figure très politisée, celle de Robin des Bois. Pour D. Alexandre-Bidon, il s'agit sans doute du héros le plus représenté dans les bandes dessinées médiévalistes. Il est généralement mis en scène pour parler non pas du Moyen Âge, mais bien plutôt de nos sociétés modernes. Dans les années qui suivent la Libération, Robin des bois incarne ainsi la figure du Résistant, avant de devenir un symbole de la lutte prolétarienne ou écologiste, même si cela se fit selon des modalités assez divergentes dans les bandes dessinées anglo-saxonnes et francophones.

Enfin, la quatrième partie de notre recueil est dédiée à l'analyse d'œuvres et d'auteurs particuliers. C. Mabboux analyse ainsi l'utilisation très fine des sources médiévales par Jean Dytar, dont le *Sourire des marionnettes* offre un récit onirique qui, loin de pasticher l'iconographie islamique médiévale, comme le fit souvent le neuvième art, lui rend hommage en s'inspirant des codes graphiques médiévaux des miniatures persanes, et en adapte les codes narratifs aux cadres de la bande dessinée.

J. Gallego revient ensuite sur *Jhen*, série de Jacques Martin moins connue qu'*Alix* ou que *Lefranc*, mais qui met en scène le personnage complexe de Gilles de Rais, compagnon de Jeanne d'Arc. Elle s'intéresse notamment aux tournures grammaticales et au vocabulaire utilisés par l'auteur pour «faire» médiéval et analyse dans le détail l'ancien français artificiel créé par J. Martin.

Pour finir, nous proposons un entretien mené autour de la collection « Ils ont fait l'Histoire » (Glénat /Fayard), dirigée par C. Illand, et qui propose d'associer des historiens et des auteurs de bande dessinée autour de biographies des grands personnages de l'Histoire. En l'occurrence, nous nous sommes intéressés à l'album *Charlemagne*, sur lequel a travaillé l'historienne G. Bühner-Thierry, et à l'album *Philippe le Bel*, dessiné par Christophe Regnault. Comment faire travailler un historien avec un scénariste sans brider la liberté de création de ce dernier ? Comment dessiner cette période médiévale à partir d'une documentation iconographique très faible ? Comment éditer une biographie historique qui soit à la fois sérieuse et ludique ? Autant de questions abordées dans cet entretien qui s'intéresse au processus concret de création d'une bande dessinée médiévaliste.

1. Gérard Blanchard, *La bande dessinée : Histoire des histoires en images de la préhistoire à nos jours*, Marabout Université, 1969.

2. Michel Parisse, *La Tapisserie de Bayeux. Un documentaire du XI^e siècle*, Paris, Denoël, 1983, p. 8-9. Sur ce rapprochement entre tapisserie de Bayeux et bande dessinée, voir également Alain Corbellari, « Avant-propos. La bande dessinée et le Moyen Âge ou l'emprise des signes », in Alain Corbellari et Alexander Schwarz (éd.), *Le Moyen Âge par la bande. BD et Moyen Âge*, Études de Lettres, 2001/1, p. 6-8 ; Beate Langenbruch, « La Fabrique de la Normandie médiévale dans quelques BD historicisantes », *La Fabrique de la Normandie*, Actes du colloque des 8 et 9 décembre 2011 à l'Université de Rouen, sous la dir. de Michèle Gueret-Laferte et Nicolas Lenoir, <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?la-fabrique-de-la-normandie.htm>. Voir également l'article consacré à ce thème dans le présent volume par D. Alexandre-Bidon.

3. Voir, entre autres, Thierry Groensteen, Benoît Peeters (dir.), *Töpffer. L'invention de la bande dessinée*, Paris, Hermann, 1994 et sa réédition retravaillée : Thierry Groensteen (éd.), *M. Töpffer invente la bande dessinée*, Paris, Éd. Les Impressions nouvelles, 2014. Ces différentes formes de narration incluant texte et image ne sont pas des ancêtres directs mais des antécédents sans filiation continue. Voir Danièle Alexandre-Bidon, « La bande dessinée avant la bande dessinée : narration figurée et procédés d'animation dans les images du Moyen Âge », in *Les Origines de la bande dessinée, Actes de la journée du 26 janvier*, Angoulême, Musée de la Bande dessinée, *Cahiers de la Bande dessinée*, n° spécial, 1996, p. 10-20.

4. Voir sur ces termes Mark Burde, « Entre médiéval et moyenâgeux... de la marge de manœuvre? », dans Élodie Burle et Valérie Naudet (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge : entre médiéval et moyen-âgeux*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2010, p. 259-261.

5. Vincent Ferré, Introduction. « Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant? », *Itinéraires*, 2010, p. 7-25.

6. On pense par exemple à Yvan Pommaux, *Angelot du lac*, 3 vol., Bayard, 1990-1998 ; à Nicolas Jarry, France Richemond, Theo, *Le Trône d'Argile*, 6 vol., Delcourt, 2006-2015, à Denis Lapière et Clarke, *Urielle*, Quadrants, 2009 ou encore à Christophe Hittinger, *Le Temps est proche*, The Hoochie Coochie, 2012.
7. Même si l'on compte malgré tout une quantité non négligeable de récits médiévalistes, comme l'a montré D. Alexandre-Bidon, « Le Moyen Âge dans la bande dessinée : mythologie politique et documentation », in *Le Moyen Âge à livres ouverts*, Arald, FFCB, Bibliothèque municipale de Lyon, 2003, p. 123 : « Le Moyen Âge représente environ 1/6 de la BD historique [...], soit deux fois plus que les histoires préhistoriques, quatre fois plus que les aventures grecques et près de dix fois plus que les histoires se déroulant à la Renaissance ».
8. Ces estimations reposent sur le corpus de plus de 6000 images constitué par Danièle Alexandre-Bidon, qui note 316 occurrences pour les années 1960, 383 pour les années 1970, 253 pour les années 1980, 152 seulement pour les années 1990 et 200 pour les années 2000.
9. Michel Pierre, « Les histoires de l'Oncle Paul : mythologie ou mystification? », in *Histoire et bande dessinée*, Supplément Bédésup 10, Objectif Promo-Durance, 1979, p. 57.
10. Marc-Antoine Renard, « Nous allons franchir l'infini... » *L'heroic fantasy en BD*, in Alain Corbellari et Alexander Schwarz (éd.), *Le Moyen Âge par la bande...*, op. cit., p. 114.
11. Sur l'important développement récent de l'*heroic fantasy*, voir Alain Corbellari, « Le Moyen Âge, un jeu d'enfants? Nouvelles tendances de la BD médiévalisante », in Séverine Abiker, Anne Besson et Florence Plet-Nicolas (dir.), *Le Moyen Âge en jeu*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, *Eidolon*, n° 86, Bordeaux, 2009, p. 299-310.
12. Voir par exemple l'un des mangas les plus populaires : Tahehiko Inoue, *Vagabonds*, 37 t., Tonkam, 2001-2014 (série en cours).
13. L'un des meilleurs exemples est Yoshikazu Yasuhiko, *Jeanne*, 4 t., Tonkam, 2002-2003. Sur cette œuvre, voir Romain Chappuis, « La japonité selon Jeanne d'Arc. Mythes et récits occidentaux dans le manga et l'anime », *Critique internationale* 1/2008 (n° 38), p. 55-72.
14. Danièle Alexandre-Bidon a recensé 63 histoires médiévalistes dans *Les Belles images*, et 42 dans *La Jeunesse illustrée*.
15. Bernard Ribemont, « Mythe médiéval, BD et dérision : Tristan et Iseut, via Merlin », in Viviane Alary et Danielle Corrado (dir.), *Mythe et bande dessinée*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 419-420.
16. Ivan Jablonka, « Histoire et bande dessinée », in *La vie des idées*, publié le 18 novembre 2014, <http://www.laviedesidees.fr/Histoire-et-bande-dessinee.html>.
17. Alain Corbellari, « Avant-propos », in Aurélie Reusser-Elzingre et Alain Corbellari (dir.), *Le Moyen Âge en bulles*, Gollion, Éditions Infolio, 2014, p. 7.
18. Vincent Brugeas, Ronan Toulhoat, *Le Roy des Ribauds, Livre 1*, Akileos, 2015, p. 159.

19. Danièle Alexandre-Bidon, *Le Moyen Âge en bande dessinée*, Paris, Association des amis de la Tour Jean sans Peur, 2010, p. 21.

20. Sur cet illustré, voir l'ouvrage de référence de Pascal Ory, *Le Petit nazi illustré. Vie et survie du Téméraire (1943-1944)*, Paris, Nautilus, 2002.

21. *Ibid.*

22. Danièle Alexandre-Bidon, « Le Moyen Âge dans la bande dessinée... », *op. cit.*, p. 128.

23. Danièle Alexandre-Bidon, *Le Moyen Âge en bande dessinée...*, *op. cit.*, p. 17.

24. Ceci est bien évidemment moins vrai dès lors que l'on s'intéresse au dessin humoristique, au *cartoon* à l'américaine, publié dans des journaux d'information ou des quotidiens.

25. Voir Danièle Alexandre-Bidon, « Le Moyen Âge dans la bande dessinée... », *op. cit.*, p. 133-139.

26. Voir Jean Christophe Cassard, « Les origines bretonnes au prisme du neuvième art : deux lectures datées », in Magali Coumert, Hélène Tetrel, *Histoire des Breagnes – 1. Les Mythes fondateurs*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2010, p. 247-265.

PREMIÈRE PARTIE

**SORTIR
LE MOYEN
ÂGE DE
SES CASES**

**Seigneurs
et paysans
médiévaux,
ou la lutte des
classes dans la
bande dessinée**

Danièle Alexandre-Bidon

Chapitre 1

Seigneurs et paysans médiévaux, ou la lutte des classes dans la bande dessinée

Danièle Alexandre-Bidon

La bande dessinée est par essence un média urbain. Rares sont les journaux illustrés qui, tel *Cœurs Vaillants*, ont une « édition rurale ». Le regard porté sur le monde paysan n'y est guère objectif, moins encore historique. Il faut attendre les années Pilote pour que des auteurs, certes sur un mode plaisant, s'intéressent à « la longue empoignade de l'homme et de la terre nourricière ou l'histoire de l'agriculture »¹. Souvent exaltée en temps de crise, la France rurale est remise en lumière dans les années 1980 et 1990, en particulier dans les histoires qui se déroulent au Moyen Âge, et notamment dans les revues d'obédience catholique². Le paysage cultivé, signe du « pacte entre l'homme et le dieu de la nature », est une marque d'opulence et, comme dans la fresque du Bon gouvernement, à Sienne, un symbole de paix³ (fig. 1).

Le rat des villes contre le rat des champs : une histoire du temps présent

Si le paysan représente la paix, les terres cultivées ont des maîtres cruels : le seigneur, image de la guerre. Les Français, bons républicains, n'aiment guère les aristocrates, même ceux du Moyen Âge. Pourtant, ils sont fascinés par la noblesse. Vus de la ville, le paysan souffre d'un handicap : éditeurs et lecteurs des magazines illustrés pour la jeunesse éprouvent un certain mépris pour le rural. Le mot de paysan a longtemps été synonyme de « grossier » et de « rustre », rappelle Annie

**Travail rédempteur et triangulation divine dans la BD catholique :
le château, l'église, le champ**



Figure 1 - Pierre Dhombre et François Bourgeon, *Maître Guillaume et le journal des bâtisseurs de cathédrales*, Paris, Univers-Media, 1978, p. 3.

Moulin, avant d'être réhabilité au début du XX^e siècle⁴. Le fait est particulièrement patent dans les images d'Épinal, les histoires en images ou les bandes dessinées qui mettent en scène le paysan contemporain. De fait, dans la BD médiévaliste, il y a près de vingt fois plus d'aristocrates que de ruraux⁵!

Les illustrés optent pour des situations simples. Dans la BD, les relations entre nobles et ignobles sont duelles et manichéennes, dépourvues de la tripartition « *Oratores, bellatores, laboratores* », formule apparue au XII^e siècle. La mission des premiers est de prier pour les autres, celle des seconds de protéger par les armes, les derniers ayant pour tâche de nourrir toute la société. La BD, plutôt républicaine, ne donne aucun écho à cette équation dont elle soustrait toujours un membre : le clergé. Quand cet état est présent, par exemple dans les histoires mettant en scène la viticulture monastique, il est du côté des oppresseurs⁶. De même, les images n'opposent que deux icônes : le château de hauteur et la pauvre chaumière (fig. 2).

Dans la BD, il y a les nobles et les ignobles, ceux-là exploitant ceux-ci. Dans les histoires qui se veulent réalistes, les premiers sont violents et cruels, les autres sont opprimés et mènent une vie de fatigue ou de misère. Le pire sort pour un aristocrate est d'en être réduit à vivre la vie des paysans. Plus que rares sont les récits où le fils d'un « puissant baron », aimant les fleurs et la lecture et ne s'intéressant ni à la guerre, ni aux « sports sanglants », abandonne le monde du château pour tomber amoureux d'une bergère⁷... Plus courants ceux où le noble déchoit par trahison d'un familier jaloux ou par simple pauvreté. Ainsi, de sa chaumine, dans un hameau sis au pied du château, « la vieille Judith passait des journées entières, les yeux fixés sur le donjon ; elle se rappelait son ancienne puissance [...] ». Bien sûr, le grand âge de cette noble dame la dispense de travailler et la découverte fortuite d'un trésor la rétablira dans son état⁸.

Pauvre paysan et seigneur tout-puissant : un face-à-face archétypal



Figure 2 - «Le panier de coings», illustré par H. Thiriet, *Le Journal rose, magazine illustré des fillettes*, n° 46, 15 février 1913.

Bien que peu nombreux, dans la BD, soient les seigneurs assez pauvres pour devoir travailler, on en trouve pourtant des exemples dans l'histoire en images des années 1910 : c'est l'occasion d'une leçon de morale. Est alors prôné le travail de la terre, « un moyen magique » de gagner son pain : « Le jeune homme comprit. Et ses mains blanches commencèrent à fouiller la terre. Il n'en tira d'abord qu'un pain bien noir, mais peu à peu ses mains se hâlerent sous le soleil, transformation qui lui valut du pain blanc »⁹.

Les années de la Grande Guerre, avec leur cortège de privations alimentaires et de disparitions des jeunes ruraux, laissant le travail aux vieux, aux femmes et aux enfants, suscitent de véritables odes à la terre nourricière. Ainsi, dans une histoire en images intitulée « L'ami de la terre », est proposé un récit exemplaire chantant le pacte entre le paysan et la terre, qui est aussi une ode à la propriété, idéal social de la République¹⁰. Un père mourant dit à son fils : « N'abandonne jamais ce bien qui m'a donné tant de peine à acquérir, aime la terre comme une amie, ce n'est pas une ingrate. Tu trouveras en son sein des richesses ignorées et même le vrai bonheur ». Le seigneur local, jaloux du « petit domaine » du paysan qui réside au pied du château, veut le lui confisquer. La Terre venge le paysan par un... tremblement de terre qui détruit le château, non la ferme. Le message est clair : le paysan appartient à la terre, mais la terre appartient au paysan¹¹. Le paysan petit propriétaire, parfois même un ancien serf, un affranchi¹², est un personnage prototypique de la BD, ce dès le début du XX^e siècle. Le cinéma mobilise d'ailleurs des dispositifs narratifs similaires : on retrouve cette figure du noble ignoble dans *La Vie est à nous* de Renoir, où une modeste famille paysanne est menacée d'expulsion par une aristocrate sans pitié¹³.

Le travail de la terre est remis à l'honneur sous le régime pétainiste, ainsi dans « Le signe du chevalier », en 1941 : « Hervis était le plus jeune fils d'un très pauvre seigneur, aussi

travaillait-il la terre de son père comme un simple paysan » ; la francisque à la main, il défend sa terre contre les Sarrasins¹⁴. Le résumé du début de l'histoire, situé sous le titre, établit une comparaison immédiate entre passé et présent : « Il était une fois, il y a de cela près de 1 200 ans ! au temps du grand et droit roi Charlemagne, un jeune et brave laboureur, qui accomplissant les mêmes gestes que nos laboureurs d'aujourd'hui et avec une charrue à peine différente, travaillait en chantant notre belle terre de France », ce, en vrai « patriote »¹⁵ (fig.3).

Cette manipulation idéologique qu'est le présentisme est particulièrement appliquée dans le cas de Jeanne d'Arc, fille de paysan¹⁶ : les illustrés y font appel dans les histoires de BD, les articles, les notules pieuses. Dans l'édition rurale de *Cœurs Vaillants et Âmes vaillantes*, journal « pour les petits gars et les petites filles de France », il leur est suggéré à l'occasion du 10 mai, fête de Jeanne d'Arc : « Demandons-lui [à Jeanne d'Arc] de nous donner un peu de cette vaillance et de ce courage qui l'animaient, pour nous aider à sauver la France, simplement, en faisant notre devoir de chaque jour, la main sur la charrue ou la main guidant l'aiguille »¹⁷.

Noblesse et cruauté : le mauvais seigneur comme métaphore de l'Occupation ?

Contrairement au discours des manuels scolaires, qui ne condamnent pas tous le régime féodal – la féodalité « n'avait pas que des mauvais côtés », explique l'un d'eux –, la bande dessinée montre pour l'essentiel des aristocrates qui ne méritent pas l'admiration et qui sont cruels envers leurs paysans, suivant en cela les grands classiques de l'enseignement laïc de l'histoire tels que le Lavis : « Le temps de la féodalité fut horriblement dur pour les pauvres paysans »¹⁸. Le constat des histoires en images est, quant à lui, accablant : « Nombre de seigneurs sont de simples bandits embusqués dans leurs châteaux-forts »¹⁹.

L'araire et la francisque: le paysan laboureur, une icône pétainiste



Figure 3 - H. Jadoux, « Fanfan et les preux chevaliers », *Fanfan la tulipe*,
1^{re} année, n° 19, 25 septembre 1941.

De fait, les héros nobles, et il y en a des armées entières, ne sont pas des maîtres de châteaux : le chevalier errant, l'espion pris en bonne part au service d'un roi ou d'un prince, le noble troubadour n'ont ni domaine ni paysans à exploiter. Les tenanciers de châteaux, au contraire, sont presque tous du côté des méchants. Les textes rassemblés constituent une véritable litanie en ce sens : « Le terrible seigneur des Baux » vivait « du temps que les bêtes parlaient et que les méchants seigneurs faisaient pendre les pauvres gens qui ne pouvaient payer la dîme »²⁰. Le baron de Saint-Astier, « orgueilleux seigneur », « était un homme dur, hautain, impitoyable. Ses vassaux et ses serfs ne l'aimaient guère et tremblaient sous sa domination »²¹. « Le baron Jean de Brech était bien le plus méchant seigneur de toute la Bretagne. Il régnait en tyran sur les misérables paysans qui peuplaient ses vastes domaines ». L'image de nombreux pendus aux arbres des bois proches du château alterne avec celle d'un paysan au masque sombre creusant – sa tombe ? – à la pelle²². *Pilote* encore explique la révolte de Robin des bois par les souffrances de son peuple : « Tout paysan incapable de payer les taxes exigées par son seigneur était – pour l'exemple – immédiatement pendu sur la place de son village »²³. Dans toute la geste de Robin en BD, l'histoire commence par des injustices commises envers les ruraux, soit condamnés pour braconnage alors même qu'ils mouraient de faim, soit écrasés par des impôts iniques et injustifiés.

Après la crise des années 30, puis à l'heure où Pétain, « maréchal-paysan », met à l'honneur la France rurale, la BD s'est particulièrement employée à plaindre les paysans médiévaux. Aucune histoire n'épargne au lecteur le poncif du seigneur cruel. Sans cesse est rappelée « la cruauté du seigneur du lieu, un homme sans cœur, orgueilleux et despote » : « À cette époque [1334] les nobles écrasaient les malheureux paysans sous de durs impôts, des vexations continuelles, chassant de leurs chaumières les malheureux serfs incapables de payer les dîmes très dures »²⁴. Par la suite, la situation ne s'est pas